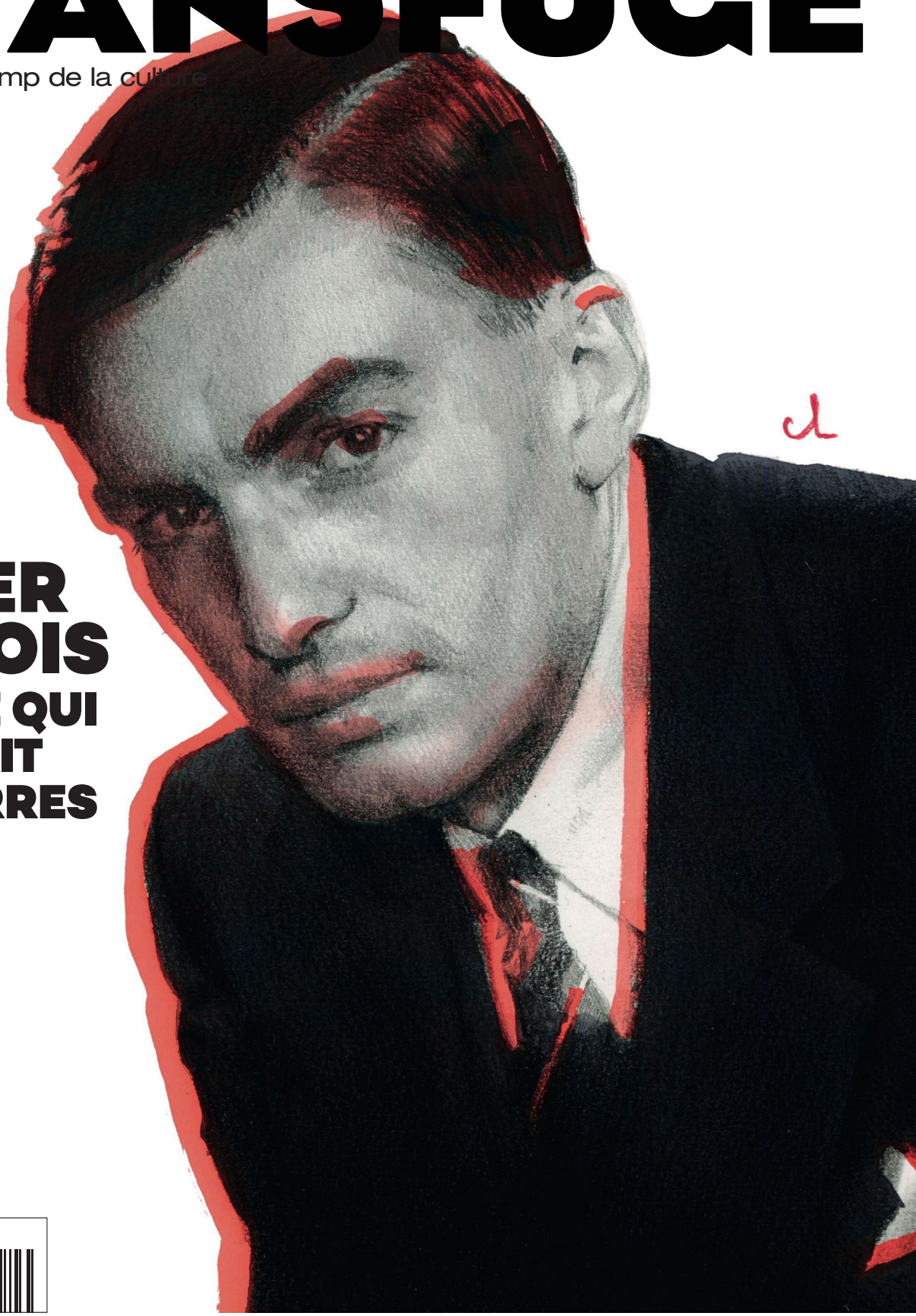
Novembre 2025 / **N° 192** / Metro 7,90€ - CH 13,40CHF

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture



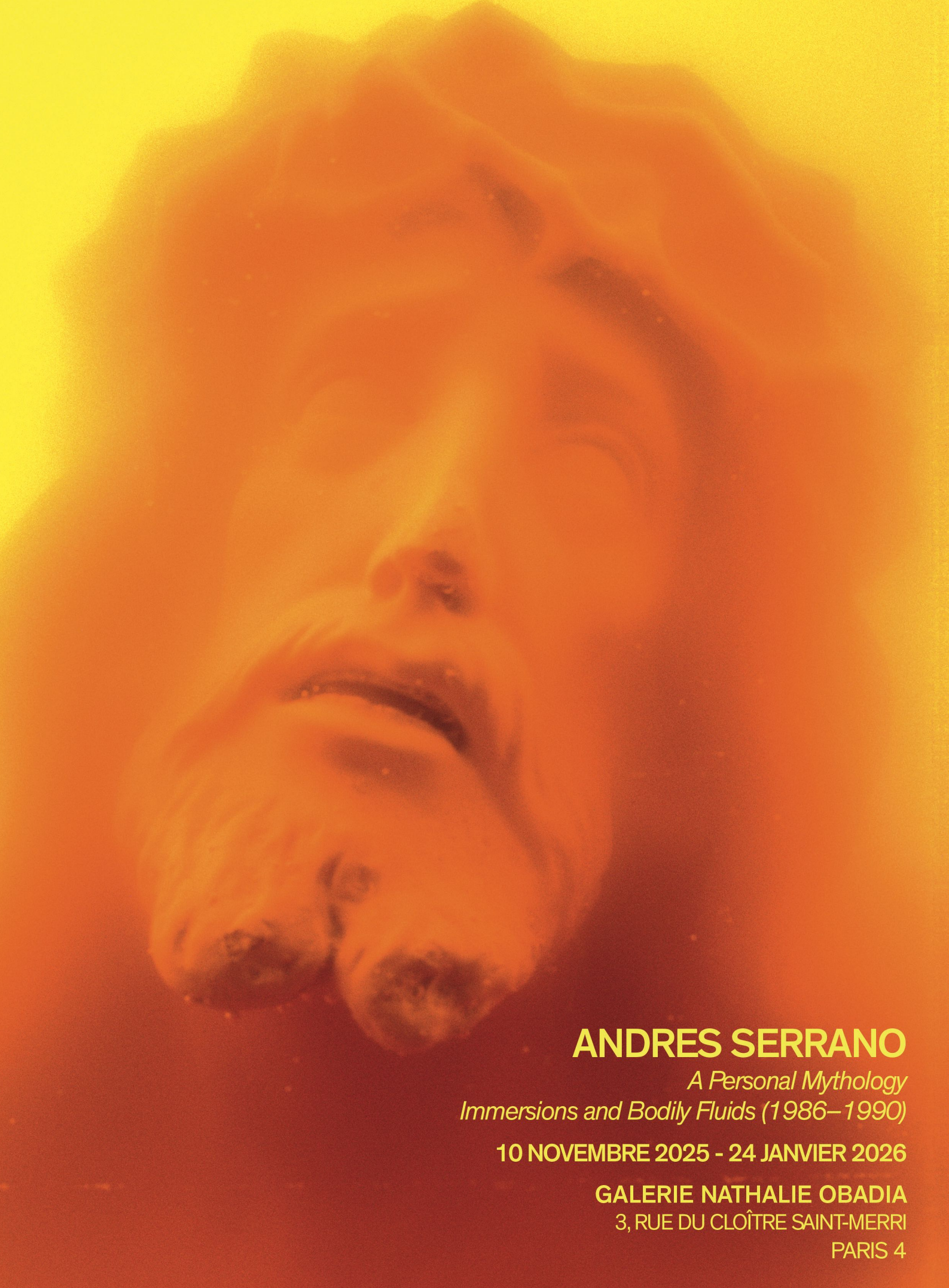
ROGER CAILLOIS
LE POÈTE QUI PARLAIT AUX PIERRES

L 13691 - 192 - F: 7,90 € - RD

SCÈNE
Pierre Arditi : « Je ne suis pas fait pour attendre la mort »

LIVRE
Jenny Erpenbeck, quand l'amour détruit

ART
JonOne : « J'ai remplacé la dope par la peinture »



ANDRES SERRANO

A Personal Mythology
Immersions and Bodily Fluids (1986–1990)

10 NOVEMBRE 2025 - 24 JANVIER 2026

GALERIE NATHALIE OBADIA
3, RUE DU CLOÎTRE SAINT-MERRI
PARIS 4

ÉDITO

Woody Allen, une mouche l'a piqué !

par Vincent Jaury

89 ans : à lire son premier roman (*Quelle mouche a piqué Baum?* Stock), oui son premier roman, on croirait qu'il en a à peine 50. Quelle verve, quel esprit, quelle drôlerie ! Mon Dieu, cet homme sait tout faire. Comment ne pas être pris par cette histoire qui tout à trac vous donne l'agréable impression, de vivre ou de revivre dans un de ses films qui nous ont tant marqués ? Comment ne pas être sous le charme de ce personnage, Asher Baum, l'écrivain new yorkais raté, névrosé, à moitié déprimé, hypocondriaque et s'autodénigrant en permanence ? Comment ne pas être emballé par cette comédie romantique, comédie romantique existentielle, comédie romantique existentielle tragique, campant ce Saul Bellow ratiocinant, aigre, mauvais bien qu'attendrissant (un looser ne l'est-il pas toujours) ? Je défie quiconque de ne pas prendre un immense plaisir de lecture à ce livre.

Une mouche a donc piqué ce Baum, et effectivement, dès le début, c'est un fait incontestable : au grand déplaisir de sa dernière femme (son 3eme mariage), Connie, il passe son temps à se parler à lui-même. L'idée est géniale, et produit des dialogues hilarants, des discussions entre lui et lui-même qui courent jusqu'à la fin du roman. Et comme il l'écrit d'emblée, de plus en plus, Baum est en désaccord avec lui-même ; on peut dire que son cerveau tourne en surrégime et que le doute l'assaille, sur à peu près tous les sujets. Baum ne se parle plus qu'à lui-même d'abord parce qu'il ne souhaite plus parler à sa femme avec qui les relations (sexuelles et affectives) sont au plus bas : éviter une énième dispute, tel est alors le but de sa vie. Et puis il est malheureux, là, à vivre à la campagne parce que sa femme en a décidé ainsi, lui qui ne jure que par Manhattan, les expos, les cinémas, les librairies. Il hait la nature, les insectes, les tics, les tortues du fond du jardin : tout cela à ses yeux n'est qu'hostilité. Et puis son roman sur l'Inquisition contre Galilée n'avance pas, pire, son éditeur a décidé de se séparer de lui. Il faut dire que ses pièces de théâtre et ses romans ont reçu de très mauvaises critiques, sans parler des chiffres de vente. Parlons du frère, Josh, le riche agent immobilier à qui tout réussit ; il l'adore, mais il ne peut s'empêcher quand il le voit de penser qu'il a eu des relations sexuelles avec sa femme ; c'est que Ash Baum parmi ses nombreux défauts, est paranoïaque !

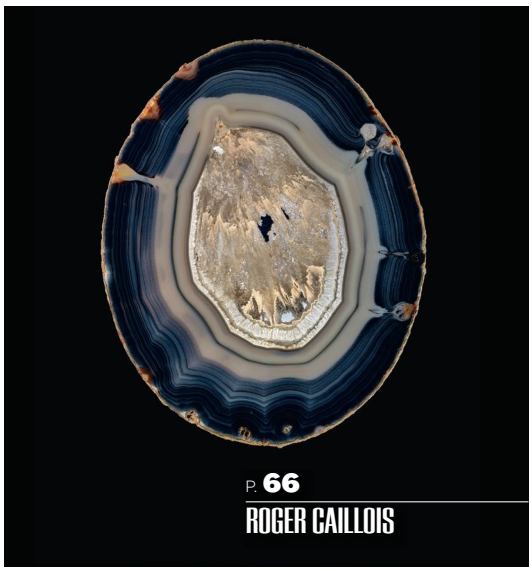
Mais là n'est peut-être pas le pire : un énorme problème se pose à lui, il s'appelle Thane, c'est son beau-fils, beau comme un dieu, que sa mère adule, et qui a fait paraître un premier roman considéré par le tout New York comme un chef-d'œuvre ! Bien sûr, Asher Baum le déteste.

Si le roman s'en était tenu là, il aurait été déjà un très bon roman ; un parfait roman d'atmosphère. Mais d'une main de maître, comme s'il était romancier depuis toujours, Woody Allen soigne sa narration, et d'incroyables coups de théâtre vont ponctuer et relancer l'histoire pour notre plus grand plaisir. Asher Baum ne risque-t-il pas un #MeToo pour s'être « accroché à des seins » en tombant dans un ascenseur ? Et Thane, son roman à succès, ne pose-t-il pas un petit problème qui risque lui aussi de le voir déchoir ?

109 ans. Voilà l'âge canonique auquel on aimerait voir mourir Woody. 20 ans lui offrirait le temps de poursuivre sa nouvelle carrière, et nous pondre d'autres comédies dramatiques de ce niveau-là. Woody, toi qui ne nous as jamais déçus, *we trust you* !



P. 22
JENNY ERPENBECK



P. 66
ROGER CAILLOIS



P. 90
PIERRE ARDITI

SOMMAIRE

N°192 NOVEMBRE 2025

03 Edito général
06 J'ai pris un verre avec Marc Voinchet
08 Coup de gueule
10 3 questions à Mark O'Connell
12 Chronique ciné de Christophe Bourseiller
14 Un livre, un politique Aurélie Filippetti
16 En coulisse Matthieu Poirier
18 3 questions à Marie-Christine Spira-Duranthon

Page 20 | LITTÉRATURE

20 Édito livre
22 Rencontre avec Jenny Erpenbeck, la romancière allemande, lauréate de l'International Booker Prize 2024.
30 Sélection de 15 livres de la rentrée
48 Reportage en Roumanie, à l'occasion d'Un Weekend à l'est
52 Dans la bibliothèque de Louis-Henri de La Rochefoucauld

Page 54 | ART

54 Édito Art
56 Interview JonOne le graffiti artiste, du ghetto aux cimaises.
66 Exposition Roger Caillois, le poète qui aimait les pierres.
76 Entretien Laurent Grasso, entre deux mondes.
82 Galerie
84 Festival
85 L'œil du collectionneur
86 Enchères

Page 88 | SCÈNE

88 Édito Scène
90 Rencontre avec Pierre Arditi, à l'heure des souvenirs, et du théâtre.
98 Critiques : théâtre, musique, danse
114 Je n'aurais rien fait sans eux : le metteur en scène Stéphane Braunschweig nous mène parmi ses influences.
116 En répétition avec la plus délurée des chorégraphes coréennes, Eun-Me Ahn.
118 Révélations

Page 119 | CINÉMA

122 En route ! Va devant !

PARIS

15 novembre – 31 décembre 2025

FRANÇOIS ROUAN

Suaires et palimpsestes

TEMPLON

28 RUE DU GRENIER-SAINT-LAZARE 75003 PARIS | +33 (0)1 85 76 55 55

paris@templon.com | www.templon.com

Odalisque Flandres VI (détail), 2009-2010, huile sur toiles tressées, 171 x 149 cm. Photo: Laurent Edeline.

J'AI PRIS UN VERRE AVEC... MARC VOINCHET



« J'adore Sylvie Vartan et je me shoote à Schubert »

Par Oriane Jeancourt Galignani
Photo Edouard Monfrais-Albertini

La Bocca est un de ces restaurants qui ne se dévoilent que si l'on y pénètre. Passant la porte vitrée de la rue Montmartre, je découvre ce lieu au charme savamment désuet, peuplé de joyeux habitués, dont Marc Voinchet fait partie. Il n'est d'ailleurs pas si éloigné de l'ambiance des lieux, ce directeur de France Musique qui peut en un saut guilleret, passer de la peinture des années 70 à Nikolaus Harnoncourt, au gré d'une culture qui se refuse érudition. « Je suis un peu un imposteur, j'aime Bach, j'adore Sylvie Vartan et je me shoote à Schubert. Mais ce que je suis vraiment, c'est un homme de radio. Je me vois même comme un régisseur de spectacle. » Cette nature ouverte qui ne s'embarrasse d'aucun snobisme est devenue sa signature. Il y a dix ans, lorsqu'après s'être fait un nom et une expérience à France Culture, le journaliste prend la tête de France Musique, il aborde les équipes avec cette même franchise un peu brute que ses sourires viennent atténuer, et une passion du média radiophonique que rien n'altère. Il venait ainsi en 2015 bousculer, un peu, et régénérer, beaucoup, les us et coutumes d'une station que certains vénéraient, et que d'autres voyaient sur le point de disparaître. « Lorsqu'on m'a proposé le poste, j'ai répondu, si c'est pour la fermer, non merci. Ma chance, c'est qu'en arrivant en septembre 2015, j'avais une saison pour construire la prochaine grille. Ce qui est rare, dans nos métiers, on aime avoir des résultats rapidement. J'ai pris le temps de réfléchir, et même de changer d'avis. Après quelque temps, j'ai dit aux journalistes, « vous faites un travail formidable, mais il y a deux choses dont je ne veux plus, l'entre-soi et le blabla ». Le nouveau directeur insiste sur la nécessité de replacer la musique au centre, quitte à en vexer quelques-uns : « aujourd'hui, nous n'avons plus le monopole du savoir musical que la radio avait quand j'étais jeune. Face à Internet, et Wikipédia, il fallait donc repenser France Musique. Certains n'ont pas aimé, ils sont partis, je le regrette, mais c'est comme ça. » Lui qui à France Culture avait observé comme Laure Adler avait d'emblée misé sur Internet, « alors qu'elle n'y connaissait rien ! Mais elle a eu cette fabuleuse intuition ». a donc intimé à ses équipes de France Musique de repenser la radio à cette aune-là. L'idée était aussi d'ouvrir la station, « je leur ai dit qu'on pouvait se permettre parfois de passer le *Boléro,* ce ne serait pas dramatique », me dit-il en riant, avec cette pointe d'accent toulousain que ses auditeurs de France Culture connaissent bien. Aujourd'hui, qu'est devenue France Musique ? Une station qui dépasse le million d'auditeurs, et qui nous mène de Bach, chaque matin, à Bartok, Sammy Davis Jr ou Messiaen, selon l'imaginaire de l'équipe, ou des invités mélomane, comme Arnaud Desplechin ce matin-là. « Au départ, j'ai pensé la grille comme un tableau de Mondrian, partant du principe que si une grille se lit simplement, les auditeurs s'y retrouveront aussi bien. Aujourd'hui, l'on peut dire que ce fut efficace. Mais on a aussi eu des idées de podcasts avec Stéphane Grant (directeur des programmes), pensant aux rediffusions que l'on pouvait se permettre ». Avant de partir, Marc Voinchet me raconte comment l'année dernière, à l'hôpital, avec son compagnon mourant, ils écoutaient ensemble France Musique, se rendant compte « qu'on faisait enfin de la bonne radio ». Il me confie aussi qu'en rentrant chez lui, seul et endeuillé, il avait trouvé un bouquet de fleurs et un mot signé par toute l'équipe de la radio. Une attention qui l'a bouleversé. Le chef d'orchestre de France Musique trouvait dans le silence de cette empathie, la preuve même que ces dix années furent pour tous, un voyage commun.



grand theatre
geneve

Bal impérial – Boléro

19 au 25 novembre 2025

Bal impérial
Chorégraphie de
Sidi Larbi Cherkaoui
Création mondiale

Boléro
Concept et chorégraphie
Damien Jalet, Sidi Larbi Cherkaoui
Concept et scénographie
Marina Abramović

IMAGE: PAUL CUPIDO

DÈS CHF 17.–

GRAND THÉÂTRE DE GENÈVE

GTG.CH

COUP DE GUEULE

La fin des idoles

Vandalisme, destruction, mises au ban des images. Les actions iconoclastes envers les œuvres d'art ne cessent d'augmenter sous la pression croissante d'une instrumentalisation culturelle.

Par Julie Chaizemartin

Le 12 octobre dernier, jour de la fête nationale espagnole, un tableau de l'artiste José Garnelo de 1892 a été vandalisé avec des jets de peinture rouge biodégradable au musée naval de Madrid par deux militantes écologistes du collectif Futuro Végétal. Son tort ? Représenter un hommage à Christophe Colomb, symbole, pour ces activistes, des ravages de la colonisation qui perdurent jusqu'à aujourd'hui. Le 12 octobre, jour de la découverte des Amériques par le navigateur, représente, selon eux, «des siècles d'oppression, d'exploitation et de génocide de la population autochtone». Seulement voilà, la peinture rouge, cette fois-ci, n'a pas été arrêtée par une vitre et a dégradé près de la moitié de l'œuvre qu'une restauration en urgence, juste après l'acte, n'a pas réussi à rétablir dans son état originel. Il faudra donc à la toile d'autres soins pour espérer la sauver complètement. Cela rappelle évidemment la folie destructrice envers les tableaux de maître qui s'est emparée ces dernières années de militants écologistes, avides de buzz médiatique et trop heureux de saccager l'incarnation en peinture, de l'ignominie des hommes blancs colonisateurs et extractivistes. Ainsi, entre 2022 et 2025, deux tableaux de Claude Monet, *Les Coquelicots* au Musée d'Orsay et *Les Meules* au Musée Barberini de Postdam, *La Jeune Fille à la Perle* de Vermeer au Mauritshuis à La Haye ou encore *L'Hétaïre* de Pablo Picasso au Musée des Beaux-Arts de Montréal se sont vus affublés d'affiches collées ou aspergés de sauce tomate, de purée ou de peinture rose. À tel point que ces gestes répétés en sont presque devenus banals, la société semblant s'habituer à ce que ces actes ne soient, somme toute, par spécialement intolérables. Après tout, aujourd'hui, la bataille idéologique est bien plus importante que le patrimoine historique commun. Après tout, la vitre était là, donc ce n'est pas bien grave, il faut bien que les activistes puissent librement agir, même si c'est par le biais de gestes idiots et incultes. Oui mais voilà, cette fois-ci, il n'y avait pas de vitre… L'acte de saccage puéril devient donc un acte de pure destruction d'une œuvre d'art. Et là, c'est beaucoup plus grave et cela prouve aussi que les actions précédentes citées, que l'on avait presque raillées, pardonnées, dans notre mansuétude aux idéologies ambiantes instrumentalisant la culture, le sont aussi. Plus largement, cela pose la question de l'acceptation progressive que l'on se fait d'une certaine invisibilisation de la culture, voire de sa censure, voire de sa destruction. Or nous vivons une époque où ces faits sont de plus en plus fréquents.

Dans un autre registre, les musées américains ont entamé une politique de « deaccessioning », comprenons la cession d'œuvres d'art majeures et cotées permettant de capter des fonds conséquents afin d'acheter de nouvelles œuvres concernant des pans artistiques sous-représentés dans leurs collections, tels que les artistes femmes, *queer* ou issus de minorités (à l'instar par exemple du Baltimore Museum of Art qui a vendu, dès 2018, des œuvres majeures de Warhol, Franz Kline ou Robert Rauschenberg, du San Francisco Museum of Modern Art qui a vendu une œuvre de Mark Rothko ou de l'Everson Museum of Art de Syracuse qui a cédé un tableau de Jackson Pollock). Précisons que la loi américaine le permet, et a même été récemment assouplie, ce qui est impossible en France, les œuvres d'art des collections nationales étant inaliénables. Si ce rattrapage historique couplé à une représentation plus égalitaire des artistes est des plus louables et nécessaires, on peut tout de même se demander dans quelle mesure il devrait se faire par décision unilatérale de la direction muséale et non par désadhésion du public, alors qu'il s'agit du patrimoine commun. En effet, il ne faudrait pas que l'égalitarisme prime sur la valeur et l'intérêt artistiques. Le travail de revalorisation et d'enrichissement des collections s'inscrit dans les missions muséales mais il ne devrait pas être fait dans une urgence liée uniquement à une injonction politico-idéologique. De même pour des canons de la littérature qui seraient retirés des collections de bibliothèques, parce que ne correspondant plus à nos critères contemporains. Si ces derniers exemples doivent donner lieu au débat, certains étant justifiés et d'autres moins, on veut rappeler ici que l'invisibilisation, le décrochage ou la destruction de l'histoire sont toujours des signes de mauvaise santé sociétale, dont les dérives, si elles sont suivies d'effet, mènent au totalitarisme. Et ce qu'il s'agisse des décisions de nettoyage culturel de Trump, qui sabrent les fonds alloués afin de renforcer l'inclusivité ou qu'elles s'ingèrent dans la programmation des musées, notamment pour nier les références à l'histoire de l'esclavage, ou des excès de wokisme précédemment cités.

En 2001, la destruction des grands Bouddhas de Bamiyan par les Talibans avait indigné le monde. C'était normal et sain. Aujourd'hui, il semble que la mise au ban des œuvres ne choque plus car elle se sait justifiée par de nouvelles pensées croyant être dans leur bon droit de rendre une justice culturelle. La bataille idéologique fait rage, avec au centre, les images, abîmées et dévoyées. Certains conçoivent le musée, non plus comme espace sacré de préservation, mais comme espace public de débats prenant le pouls de la société. Pourquoi pas, mais cela pose la question de l'infiltration presqu'inévitable de l'idéologie et du militantisme au cœur du musée, qui doit aussi rester le lieu de la connaissance et de la mémoire de l'histoire de l'humanité, que celle-ci ait été héroïque, médiocre ou effrayante. Car l'œuvre d'art patrimoniale reste, qu'on le veuille ou non, le plus fort symbole de la solidité de notre histoire commune. S'y attaquer c'est la fragiliser, et même pire, la nier. Aujourd'hui, le vandalisme d'une fresque murale contemporaine à Milan réalisée en hommage à la famille Bibas massacrée par les terroristes du Hamas le 7 octobre 2023 ne va soulever aucune foule… Or lorsque la destruction d'une œuvre d'art n'indigne plus, c'est la société tout entière qui couve le chaos. Rappelons que la suffragette militante qui avait lacéré en 1914 la *Vénus au miroir* de Vélasquez à la National Gallery de Londres adhéra en 1930 au parti fasciste britannique… À croire que lorsque le militantisme s'attaque aux œuvres d'art, il avance déjà dans la dérive totalitaire. Il n'y a donc jamais de bonne raison de détruire une œuvre d'art.

Ensemble intercontemporain

Calixto Bieito mise en scène



EIC & FRIENDS – PIERRE BLEUSE DIRECTION

17 H 30 - Musique de chambre

SEQUENZE | BERIO

JENNY DAVIET SOPRANO

20 H - Opéra

ORGIA | HÈCTOR PARRA

PIER PAOLO PASOLINI LIVRET

CLAUDIA BOYLE, JENNY DAVIET SOPRANOS

LEIGH MELROSE BARYTON

SAMEDI 22 NOVEMBRE

ENSEMBLE _INTER·_ ·CONTEM· _PORAIN_

CITÉ DE LA MUSIQUE PHILHARMONIE DE PARIS

TROIS QUESTIONS À MARK O'CONNELL

Malcolm Macarthur est une figure noire de l'histoire irlandaise. Cet aristocrate cultivé et désargenté assassina deux personnes, avant d'être arrêté à Dublin en 1982. L'écrivain **Mark O'Connell** l'a rencontré à sa sortie de prison, et en a tiré un livre sur le mystère intérieur d'un assassin, ***Sur le fil de la violence***.

Propos recueillis par Oriane Jeancourt Galignani


© RICH GILLIGAN

« Malcolm Macarthur a tué deux personnes pour ne pas travailler »

Comment est né votre désir de rencontrer Malcolm Macarthur, et de lui consacrer un livre ?

A partir du moment où je l'ai croisé dans la rue, après sa sortie de prison. Lui qui pendant les trente ans qu'il a passés en prison était devenu si célèbre, se présentait dans Dublin, bien vivant. Ce fut pour moi une expérience étrange, philosophique, non seulement sur le lien entre littérature et réalité, mais aussi sur ce que pouvait signifier pour un individu de vivre ainsi dans une telle lugubre notoriété.

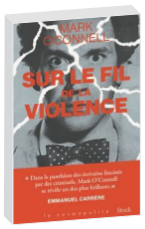
Pourquoi vous a-t-il fait confiance ?

C'était une question qu'il se posait à lui-même plus on avançait dans nos discussions. Une des réponses qu'il offrit était sa solitude. Il était très seul à sa sortie de prison, d'autant plus lors de notre rencontre, pendant le confinement. Mais pourquoi moi, et pas un de ces innombrables journalistes de tabloïds ou producteurs de podcasts de *true crime,* qui voulaient le rencontrer ? Sans doute parce qu'étant écrivain, critique au *New York Review of Books*, auteur d'une thèse sur John Banville, je le rassurais sur la dimension littéraire de mon projet, et flattais son ego intellectuel, qui est très important.

Une idée forte dans votre livre est que Malcolm Macarthur a basculé dans le meurtre parce qu'il n'a pas pu, ou n'a pas su, devenir un intellectuel. Comment l'expliquer ?

Il est un intellectuel, dans le sens premier du terme : il a une culture immense, et une manière de s'exprimer incroyablement sophistiquée. Mais il n'a en effet jamais rien publié, ni enseigné nulle part. Et oui, je pense qu'a grandi en lui une conscience de l'opportunité manquée. Mais sans doute parce qu'il venait de la haute aristocratie, il trouvait assez vulgaire de vivre de ses écrits. Cela a un lien avec le dérèglement tragique du raisonnement qui l'a mené aux crimes : il ne voulait pas travailler, ses parents n'avaient pas travaillé non plus, vivant sur leurs rentes foncières. Donc à partir du moment où il s'est rendu compte à quarante ans qu'il n'avait plus d'argent, qu'il lui faudrait donc travailler, il a paniqué, et est devenu un assassin. Comme Raskolnikov dans *Crime et Châtiment*. Si ce n'est que l'effondrement, le remords, que j'ai espéré observer chez lui tout au long de l'écriture de ce livre, n'eurent jamais lieu. Je ne dis pas qu'il n'éprouve pas d'empathie pour ses victimes, il en a. Mais elle est dénuée de toute émotion. C'est ce qui caractérise cet homme, cette forme, croit-il, de distinction aristocratique, assez britannique d'ailleurs, qui consiste à ne rien montrer de ce que l'on ressent. Il éprouvait donc une empathie intellectuelle, mais ne se rapprochait jamais émotionnellement de l'horreur de ce qu'il avait commis. C'était d'ailleurs une question récurrente chez lui : pourquoi voulez-vous que je sois détruit par le meurtre de ces deux personnes ? J'ai été dérangé par cette remarque parce que humainement, j'avais besoin qu'il s'effondre.

SUR LE FIL DE LA VIOLENCE
MARK O'CONNELL
Traduit de l'anglais (Irlande) par Charles Bonnot, Stock, La Cosmopolite, 320 p., 22,50 €



LES GÉMEAUX
Scène Nationale Sceaux

7 AU 16 NOVEMBRE 2025



L'HÔTEL DU LIBRE-ÉCHANGE

TEXTE DE GEORGES FEYDEAU

Michel Bouvet Photo Francis Laharrague

MISE EN SCÈNE STANISLAS NORDEY

Avec Hélène Alexandridis, Alexandra Blajovici, Cyril Bothorel, Marie Cariès, Claude Duparfait, Olivier Dupuy, Raoul Fernandez, Damien Gabriac, Anaïs Muller, Ysanis Padonou, Sarah Plume, Tatia Tsuladze et Laurent Ziserman

PRÉFET DE LA RÉGION D'ÎLE-DE-FRANCE
Vallée Sud Grand Paris
hauts-de-seine LE DÉPARTEMENT
VILLE DE SCEAUX À LA CROISÉE DES TALENTS
îledeFrance
Télérama
TRANSFUGE
DULAC CINÉMAS

CHRONIQUE

Un Juste malgré lui

LE CINEMA ME REND FOU

par Christophe Bourseiller

Follemente
De PAOLO GENOVESE
Sortie le 5 novembre.

La Bonne Etoile
De PASCAL ELBEY
Sortie le 12 novembre.

Le cinéma me fait sourire, car il est depuis toujours scindé en deux camps quasiment irréconciliables. Deux hydres qui sans fin se mordillent et se conchient l'une l'autre. D'un côté la noblesse du Septième Art, la cinéphilie, l'intellect en marche ; de l'autre la bêtise qui titube, le gros comique, le populaire, le bas de gamme.

A l'évidence, l'écrasante majorité de mes congénères, ceux qui forment la population bigarrée des critiques cinématographiques, a prudemment choisi son camp. Vivent donc les navets interminables, les masturbations mégalomaniaques, l'étalage d'une sexualité chaotique ou d'une libido chahutée. On se doit d'aimer de longs et poussifs monologues, ponctués d'abolis bibelots d'inanité sonore, on se doit de se pâmer devant un écran flou, on se doit de résister vaillamment à l'ennui quand un long et lent périple en Afrique s'achève en queue de poisson.

A l'inverse, la comédie apparait en France comme un genre éternellement honni, méprisé, piétiné. Maudits soient les téméraires qui s'adonnent à ce sous-style fangeux. Ces pitoyables tâcherons ne sont-ils attirés que par l'appât du gain ? Comment osent-ils être populaires ? Peut-être doit on les dénoncer comme d'infects populistes ?

Malheur à moi, j'ignore par nature l'esprit de troupeau et je déteste glapir en meute. Ainsi, dois-je le confesser ? Je viens de voir cet automne deux magnifiques comédies, aux scénarios ciselés, aux dialogues scintillants, aux acteurs et actrices ébouriffants.

Je commence par un sidérant opus italien. *Follemente* de Paolo Genovese narre un rendez-vous amoureux. Il n'est a priori rien de bien original dans ce qui s'annonce comme la cinquante millionième comédie romantique. Pourtant, la thèse du cinéaste devrait être soupesée dans les facultés. Il imagine qu'en chacun de nous cohabitent plusieurs personnalités, qui constituent notre identité. Or, dans *Follemente*, ces personnalités multiples prennent la parole et apparaissent sous nos yeux, en un feu d'artifice d'humour et de finesse. *Follemente* révolutionne à sa façon l'art de la comédie romantique. Ce n'est pas rien…

Mais tout ceci n'est qu'un hors d'œuvre, si je le compare à *La Bonne Etoile* de Pascal Elbey. Ici, nous atteignons au sublime. Réaliser un film émouvant et drôle sur la Deuxième Guerre mondiale, il fallait oser. Marchant sur les traces d'un Roberto Benigni dans *La Vie est belle*, Pascal Elbey a concocté un scénario d'une incroyable intelligence. Son antihéros incarné par Benoit Poelvoorde est le plus stupide de tous les antisémites. En 1940, quand la France est envahie par les nazis, il décide, pour échapper aux privations, de se faire passer pour un Juif, car, c'est bien connu, « les Juifs se débrouillent toujours pour profiter de la situation ». La famille Chevalin se coud une étoile jaune et modifie son patronyme en « Chevalovitch ». C'est le début de terribles tribulations, qui vont bien entendu modifier son regard et faire paradoxalement de ce minable qu'est Chevalin un « Juste malgré lui ». Pascal Elbey s'impose n cette époque trouble, troublée, troublante, comme l'un de nos meilleurs réalisateurs de comédies. Rire en dansant au-dessus du volcan, je ne vois pas d'autre solution.

STOCKHAUSEN
MONTAG AUS LICHT



Licences R-2022-004254, R-2022-005944, R-2021-013751, R-2021-013749. Photo : Hervé Escarto · Réalisation graphique : Marion Bonnecaze.

SAMEDI 29 NOVEMBRE 2025 À LA PHILHARMONIE DE PARIS

LE BALCON | **MAXIME PASCAL** DIRECTION
SILVIA COSTA MISE EN SCÈNE, SCÉNOGRAPHIE, COSTUMES

CHŒUR DE L'ORCHESTRE DE PARIS | **JEUNE CHŒUR DES HAUTS-DE-FRANCE**
SOLISTES DU TRINITY BOYS CHOIR | **MAÎTRISE DE RADIO FRANCE**

Dans le cadre du Festival d'Automne 2025

opéra de lille

LE BALCON

CITÉ DE LA MUSIQUE PHILHARMONIE DE PARIS

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

VILLE DE PARIS

dially supported by the Stockhausen Foundation for Music, Kürten

ernst von siemens music foundation

TRANSFUGE



« Peu de livres entrent autant dans la tête d'un chef d'Etat »

Ancienne ministre de la Culture et actuelle directrice des Affaires culturelles de la mairie de Paris, **Aurélie Filippetti** conserve un émerveillement intact pour le chef-d'œuvre de **Marguerite Yourcenar**, les *Mémoires d'Hadrien*.

Propos recueillis par Louis-David Texier

Pourquoi ce choix des *Mémoires d'Hadrien* ?
Les Mémoires d'Hadrien sont liées à mon histoire personnelle. J'ai cheminé toute ma vie avec ce livre. Il m'a été offert par ma professeure de français quand j'ai quitté sa classe de collège à 14 ans. C'était une façon de m'influencer, de montrer l'attachement viscéral, existentiel, qu'il faut avoir avec la littérature, et sa prééminence, son rôle dans la compréhension du monde, sa capacité d'envelopper, d'englober toutes les questions qu'il suscite. C'était aussi la volonté de valoriser la notion de femme écrivaine et la personnalité de Marguerite Yourcenar, ses choix de vie, nomades, indépendants. Ecrivaine et grande professeure, elle fut la première femme élue à l'Académie française. Plus tard, relire *Hadrien* m'a apporté les appels à la réflexion politique, la mise à distance du pouvoir quand on l'exerce. C'est une des grandes leçons du livre.

Ce livre vous a donné le goût du pouvoir ?
Il ne m'a pas donné le goût du pouvoir mais j'ai toujours eu cet intérêt pour la chose publique – mon père était engagé politiquement. Ce livre montre l'impact du pouvoir sur les êtres et les psychés. C'est une réflexion de l'empereur romain Hadrien sur son propre exercice du pouvoir, sur la vanité qui découle de son indispensable nécessité. Ce n'est pas un livre nihiliste ou anarchiste mais sur la difficulté à exercer correctement le pouvoir, sur ses dangers. Ceux qui détiennent le pouvoir peuvent en être tout aussi victimes que ceux sur qui il s'exerce. Les courtisans, les ors du décorum peuvent griser mais la solitude est le prix à payer de l'isolement du décideur politique, aussi bien entouré soit-il. J'étais au Panthéon pour l'hommage à Robert Badinter. L'abolition de la peine de mort a été le combat de sa vie, une prise de risque courageuse et solitaire jusqu'au soutien déclaré de François Mitterrand, alors qu'une majorité de Français les désapprouvait. Une obsession personnelle intime qui a rejoint celle du futur président de la République. L'homme d'Etat porte seul la décision qui va donner du sens ; lui seul en sera comptable. Peu de livres réussissent autant que celui-là à entrer dans la psychologie d'un chef d'Etat. L'humilité rappelle que rien n'est arrivé avec notre propre arrivée. Tout a déjà été fait, tout a déjà été écrit.

Alors comment exercer le pouvoir ?
On peut monter les échelons, exercer le pouvoir sans coup de poignard. La politique ne se pose pas en termes moraux mais avec une exigence éthique qui passe par une humilité vis-à-vis de la chose publique. Au nom de l'efficacité, certains s'autorisent beaucoup de choses, glissent vers le cynisme, quand la fin justifie les moyens. Yourcenar montre que le sens de la philosophie et une éthique d'action sont inséparables de la réflexion politique chez Hadrien, « homme presque sage », écrit Yourcenar. Sa mort prochaine accentue la solitude choisie, vertigineux *memento mori*. Le plus grand empereur du monde occidental n'est que de passage. Cet esprit m'a nourri quand j'ai fait de la politique, au service de certains idéaux, de l'intérêt général. Le sens des responsabilités versus l'ivresse du pouvoir. Et comment s'en protéger. En s'isolant, en réfléchissant, en revenant aux philosophes, en se nourrissant de toutes choses, en ayant conscience de sa propre finitude.




THÉÂTRE DE CHELLES
PEAU D'ÂNE,
la fête est finie
Vendredi 5 décembre - 20h
Mise en scène Hélène Soulié
Texte Marie Dilasser
INFOS & RÉSAS
theatredechelles.fr - 01 64 210 210
VILLE DE CHELLES
Paris Vallée de la Marne
LA COMMUNAUTÉ D'AGGLOMÉRATION
seine&marne 77
LE DÉPARTEMENT
îledeFrance
MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité
TRANSFUGE


O D
Le petit cirque
Pomme, Marie &
Yoann Bourgeois
16 & 17 déc.
auditOrium
danse, musique & cirque
d'après l'album *Saisons* de Pomme
2025 2026
opera-dijon.fr

MUTE — FABIENNE VERDIER ET CHROMOSCOPE
UN REGARD SUR LE MOUVEMENT COLOR FIELD
Jusqu'au 16 février 2026, Cité de l'Architecture et du Patrimoine, citedelarchitecture.fr



Matthieu Poirier Curateur en lévitation

Il a organisé une quarantaine d'expositions et présenté plus de 400 artistes. Commissaire d'exposition recherché, celui que certains appellent le Locataire du Bristol, Matthieu Poirier, est aujourd'hui en haut de l'affiche.

Par Julie Chaizemartin
Photo Edouard Monfrais-Albertini

Je l'ai rencontré pour la première fois dans les jardins de l'Hôtel de Sully, il y a tout juste un an, au moment de la foire Art Basel Paris. Se détachaient sur les pierres argentées de la bâtisse, les lignes saillantes aux reflets telluriques des sculptures de Lynn Chadwick, cet artiste anglais trop méconnu qu'il a contribué à remettre en lumière en collaboration avec la galerie Perrotin. Faconde généreuse, verbe précis, vocabulaire exigeant, l'historien de l'art de 49 ans expliquait alors, à une assemblée attentive et médusée, ses colossaux travaux de recherche pour monter un tel projet (qui se poursuit cet automne chez Perrotin à New York). À l'opposé du curateur star qui court les événements médiatiques, Poirier prodigue son amour inconditionnel des œuvres avec un mélange de modestie enfouie et d'urgence de transmettre. « J'ai appris à marcher dans les salles du Centre Pompidou », me lance-t-il en riant. Ses parents enseignants avaient des amis artistes et ne renonçaient à aucune visite d'exposition. Il ne le formule pas précisément, trop pudique pour parler de ses propres affects, mais c'est sans doute son enfance lumineuse entre les œuvres d'art et la forêt voisine du foyer familial qui a façonné son goût pour une esthétique liée aux émotions. Une sorte de phénoménologie du regard. À 4 ans, il courait déjà dans cette forêt ardennaise, se perdait et s'attardait devant l'immensité des arbres et du ciel, sous l'œil bienveillant de parents « rousseauistes ». Une liberté totale, comme on en fait sans doute plus. Celle qu'il a retrouvée l'an dernier dans les sous-bois ceinturant l'immense manoir anglais de Lynn Chadwick, peuplé de sculptures à la géométrie inquiétante. « C'était en hiver, dans cette forêt du Gloucester, les figures sans visages du sculpteur apparaissaient comme des gardiens à la fois bienveillants et étranges. Je peux dire que c'était un peu angoissant et que je ne me suis pas éternisé », confie-t-il, avec le sourire en se souvenant de cette nuit gothique. Mais la vraie révélation arrive en classe de terminale lors de la projection du film *Entr'acte* de René Clair. « J'ai été fasciné par la fantaisie créatrice qui s'en dégage et je me suis alors dit que j'avais envie de vivre à l'intérieur de cet univers. » Plutôt étonnante que cette succession excentrique d'images surréalistes marque

tant celui qui deviendra un spécialiste de l'art abstrait. Mais après tout, y voit-il déjà, sans doute, ce trouble de la forme et de la lumière qui, à vouloir être la projection des désirs du regardeur, en devient presqu'informe, indiscernable. Mais il y a aussi Rothko, évidemment. « À l'Art Institut de Chicago, je reste interdit devant une toile rougeoyante. J'avais 10 ou 12 ans. Je me souviens avoir eu un sentiment de rejet tellement je trouvais cela radical et désarçonnant mais en même temps, il y avait une telle intensité lumineuse. » Rothko ne le quittera plus, au point qu'il ne cessera de chercher ce mystère de l'abstraction pour retrouver une telle puissance émotionnelle. Il s'engage alors en histoire de l'art à Lille auprès d'un spécialiste de Jean Fautrier puis poursuit à l'Université Paris IV à Paris. Il court les ateliers, fouille dans les archives de Jean Fournier et Denise René, les deux grandes galeries parisiennes de l'art abstrait – « ils m'ont sorti tout leur stock ! » – travaille sur la période de l'après-guerre, les échanges franco-américains incarnés par le peintre Jean-Paul Riopelle… Au bout, une thèse de 700 pages ! Sur ce qu'il appelle « l'abstraction perceptuelle ». Explication : « Bridget Riley – dont une exposition ouvre ces jours-ci au musée d'Orsay – disait « the perception is the medium ». Je suis parti de là pour approfondir cette idée. C'est l'histoire de tous ces artistes qui ont mis le trouble perceptif au centre de leurs œuvres, depuis les années 1910 jusqu'à aujourd'hui. C'est un champ très large et une esthétique qui est liée au temps, à l'espace, à la plasticité du cerveau. » Il a côtoyé Pierre Soulages, François Morellet et d'autres grandes figures disparues : « Mon parcours, c'est aussi que je me suis joint à beaucoup d'enterrements… » Le trouble perceptif, notion floue, ineffable, insaisissable, presqu'indéfendable dans un paysage artistique corseté par le concept, le refus du beau, de l'émotion. Le jeune chercheur veut donc rendre son travail « cathartique ». Seul le fait de montrer des œuvres peut le permettre. Il commence son métier de curateur, assistant diverses expositions, d'abord au sein d'institutions, jusqu'au moment où le galeriste Thaddaeus Ropac le remarque lors d'une conférence à Beaubourg et lui demande d'organiser une exposition dans ses murs : *Landscope – Landscape and contemporary drawings* est montée en 2008 sur la question du paysage et du champ de vision sans figures dans l'art contemporain. On pouvait notamment y voir les grandes vagues et les explosions atomiques de Robert Longo. Or si l'art abstrait est souvent traité d'un point de vue formel, en rupture avec la figuration, la question qui le relie à la perception sensorielle est peu étudiée. Ce sera le grand sujet de Matthieu Poirier. Il chevauche alors, d'expositions en expositions à travers le monde et présente sans relâche ses artistes fétiches : Ann Veronica Janssens, Olafur Eliasson, Jesus-Rafael Sotto, Carlos Cruz-Diez, James Turrell… De ce dernier, il se souvient : « Lorsqu'il m'a parlé de son expérience de pilote, rien ne l'intéressait plus que les effets de trouble sensoriel, la perte de repère par le brouillard, l'aveuglement par le soleil, les perturbations météorologiques. » Matthieu Poirier ne pilote pas mais il scénographie ce vertige esthétique dans des expositions dont les titres sonnent comme des thrillers. *Dynamo* au Grand Palais en 2013, retraçant un siècle de lumière et de mouvement dans l'art, déployée sur 4500 mètres carrés, « une des plus grandes expositions sur l'abstraction au monde », commente-t-il, *Spectre* à Sao Paulo en 2014 où les fantômes de l'art abstrait apparaissaient dans des formes flottantes, *Suspension* au Palais d'Iéna, en 2018 les sculptures, aériennes, lévitaient, *Vertigo* à la fondation Carmignac, cette année, où les horizons abstraits sont vus comme la nouvelle peinture de paysage… En quête de l'image éblouissante, Matthieu Poirier avoue être un cinéphile obsessionnel, citant *2001 l'Odyssée de l'espace* de Kubrick comme une inspiration incontournable, « là où le monde diégétique permet de vivre le temps de l'observation ». La toile abstraite serait aussi cet endroit, cet espace-temps, en décalage total avec une quelconque actualité. Matthieu Poirier rêve, fantasme, décolle, repousse les limites du visible. On le retrouve ce mois d'octobre à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine, affairé à monter deux expositions. *Mute* intime la première qui ouvre l'espace pour les grands vortex de Fabienne Verdier, elle-même « Passagère du silence » comme elle le raconte dans un livre. *Chromoscope* chuchote la seconde, dans les alcôves des chapelles médiévales reconstituées du Palais de Chaillot, pour accueillir les couleurs flamboyantes d'Helen Frankenthaler, Morris Louis ou Kenneth Noland. Un contraste osé et inattendu que je découvre en compagnie de sa femme, sa fidèle équipière. L'abstraction devient ici contemplation spirituelle. Mais, justement, quelle est-elle exactement ? « C'est ce qui est arrivé de plus important à l'art du XX^{e} siècle ! », assène-t-il sans ambages. Poursuivant : « C'est le refus de la mimesis, un refuge par rapport à l'autorité de l'image. C'est en quelque sorte, le deuil de la sémiologie, du signe, du verbe. En ce sens, c'est aussi une échappatoire à la saturation des images ainsi qu'à la violence du monde. » Le curateur savant ouvre enfin une part de son intimité car cette abstraction c'est aussi lui, les fantômes qu'il met à distance, ces ancêtres, disparus pendant la guerre, parce que résistants. Sous la fulgurance des couleurs et le magnétisme du vide sourd une dramaturgie. Certains usent de psychotropes pour atteindre des états de conscience modifiés. Pas Matthieu Poirier : « C'est un mythe que les effets des drogues produisent des chefs-d'œuvre, non ? » Chacun en jugera. On regarde sa haute silhouette se dissoudre dans la lumière des immenses baies vitrées de la Cité de l'Architecture et du Patrimoine. Avec toujours, ce refus de la gravité.

« Dans mon parcours, je me suis joint à beaucoup d'enterrements »